



Le philosophe qui ne parlait pas

Anne-Françoise Schmid

► **To cite this version:**

Anne-Françoise Schmid. Le philosophe qui ne parlait pas : la philosophie et l'écriture, une fiction. Archipel, Association Archipel/Éditions de la FMSH, 1995, 5, pp.7-17. halshs-00006588

HAL Id: halshs-00006588

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00006588>

Submitted on 2 Dec 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne-Françoise SCHMID

LE PHILOSOPHE QUI NE PARLAIT PAS

*A François Laruelle
le silencieux philosophe*

Le fameux plaisir sophistique de parler, contre lequel la philosophie s'est partiellement constituée, l'a envahie à son tour d'une façon qui ne peut qu'étonner sinon le philosophe lui-même du moins l'homme dans le philosophe. On croyait savoir trop simplement par une sorte d'illusion transcendantale que la philosophie se vidait de ses objets au fur et à mesure que les sciences pouvaient les intégrer. Pire encore, s'en sont emparés de la façon la plus familière industriels, banquiers, hommes d'affaires, sportifs, politiques, scientifiques hors leur pratique: tous parlent "philosophie", "vue du monde", "éthique", voire "mystique", tout en proclamant d'ailleurs qu'il y a trop de philosophie. Créons donc des chaires d'éthique des affaires, et, pourquoi pas, de mystique de la science, - les vues du monde pourront être réservées aux technologues, aux médecins et aux théologiens non fanatiques. C'est là une situation devant laquelle le philosophe devrait se défaire de toute amertume puisqu'il a depuis toujours supposé que l'essence de l'humain était la philosophie, et donc que tout homme - sinon femme, sinon enfant, sinon esclave - devait tendre à la philosophie. Il semble ainsi que ce discours diffus, qui appartient et n'appartient pas au professionnel de l'histoire de la pensée, soit ce que l'on pouvait appeler naguère un "progrès", et que le philosophe n'ait qu'à s'en féliciter.

Supposons que cette diffusion et cette dissolution du philosophique dans le social, le politique, le sexuel, le juridique, le textuel, dépendent cependant d'une hypothèse particulière parmi d'autres, d'une certaine conception des rapports entre la philosophie et l'écriture, qui postule que la parole est tout aussi bien un cas particulier de l'écriture que l'écriture est un cas de la parole - et inversement à n déplacements près - hypothèse remarquable, capable de "rendre compte" de toutes les formes de diffusion de la philosophie dans les autres "domaines", qu'a inventée et développée de façon si diverse l'oeuvre de Derrida. Mais si l'on admet une multiplicité radicale - et non seulement relative comme il est commun - des philosophies, il est par principe possible de formuler encore de telles autres hypothèses. Nous proposons ici une fiction développant une hypothèse qui met la philosophie en relation exclusive à l'écriture ou la soustrait à la parole.

On sait qu'il y eut un philosophe qui n'a rien écrit, non pas faute de ne savoir écrire. Supposons au contraire un philosophe qui, apprenant que la philosophie est dite partout, sachant que par la parole elle a vécu presque une fois, se refuse à parler et fasse un pacte avec l'écriture tel que celle-ci n'aurait plus rien de commun avec la parole. Jamais plus il ne se mêlerait au concert des inquiets de la technologie, du marché, du progrès, de l'image, de la bioéthique, en tant du moins qu'il est philosophe - car rien ne l'obligerait évidemment à être misanthrope. Tentons, dans cette fiction, d'examiner ses rapports à l'écriture, et de décrire ce qui en résulterait pour ce que nous convenons de reconnaître pour "philosophie".

Il ne serait pas possible, comme on aime à la faire aujourd'hui, de lui demander un entretien, au moins en tant que philosophe, et, pour les mêmes raisons, lui-même ne saurait corriger ou reprendre ces propos - mais nulle importance: ceci restera une fiction transcendante sans synthèse entre la vie de l'homme et celle du philosophe. Non pas que ce rapport n'existe pas en quelque façon, mais il fonctionne un peu comme un "fantasme" qui accompagne les illusions de la parole. Il y eut un "papillon qui tapait du pied", on peut imaginer, d'une distinction moins visible, un philosophe qui ne parle pas, un peu à la manière dont on propose une nouvelle géométrie, indiquant les axiomes, les notions primitives, et quelques conclusions démontrables, voire remarquables. C'est une philosophie "comme ça" plutôt qu'une fiction "en tant que telle".

Soit donc l'hypothèse de l'écriture comme de ce qui romprait radicalement les liens avec la $\phi\omega\nu\eta$. Elle ne peut plus être comprise comme reproduisant les continuités entre le réel et la voix: en d'autres termes la philosophie devra se priver de tout ce qui fait l'invariant d'une ontologie, qui suppose toujours un recouvrement entre l'ontique et le logique. Du point de vue de l'ontologie, on sait que l'écriture est inessentielle et dans l'extériorité en tant que celle-ci est mauvaise et inauthentique. Du point de vue de cette fiction, elle est pure extériorité sans être extériorité pure, rigoureusement identique à l'intériorité du philosophe, en tant qu'il est humain avant d'être philosophe.

Nous pourrions peut-être par contre correspondre avec le philosophe, et, éventuellement, recevoir une lettre de lui, où sa subjectivité serait rigoureusement identique aux conditions d'objectivité qu'il admettrait, au moins par provision, par le fait même de l'envoi: soit "son" système. C'est apparemment ainsi que l'on enseigne l'histoire de la philosophie sous le nom de "philosophie", en supposant que les systèmes existent chacun à part entière et côte à côte. C'est un semblant dans la mesure où l'on enseigne du même coup l'argument qui permet à chaque philosophie de se distinguer des autres, de prétendre lui être supérieure d'un point de vue explicatif, éthique, esthétique, technique, etc. Mais cet "argument" suppose deux fonctions confondues: la première, de langage - au sens le plus universel du terme - , la seconde, sans que l'on puisse saisir exactement la différence ou le point de synthèse, une seconde de rapport empirique, ou ontique, ou ontologique au "réel". On ne pourra enseigner ainsi la philosophie sans donner à la fois deux fonctions soit

à la philosophie, soit au langage, soit à l'empirique, soit au transcendantal, soit au "réel", soit au Faktum, etc. et il y aura nécessairement toujours un recouvrement quelque part, selon les caractéristiques "générales" du système, donc une continuité entre des ordres différents d'écriture et de pensée, ce qui est l'une des formes de l'ontologie. C'est ce que devra éviter notre écrivain-philosophe, sans d'ailleurs décider par là-même s'il doit se priver de tout enseignement, qu'il soit de rue, comme celui de Socrate, ou d'école, comme celui de la majorité des autres.

Sachant que par la $\phi\omega\nu\eta$ on obtient des avis contraires sous les mêmes hypothèses à très peu près (Socrate le lui aura fait savoir), il éviterait de prendre une décision entre ces contraires et de les qualifier d'"expérience" ou de "vérité". Il devrait les traiter de façon équivalente, tel un matériau, dont il pourrait "extraire" les traits qui distinguent le philosophique des autres ordres d'écriture, esthétique, littéraire, scientifique. Et donc traiter la philosophie non pas comme la maîtrise de ces ordres, mais comme un ordre particulier - ce que même la critique des systèmes telle qu'on la pratique (philosophie par fragments, ou par aphorismes, etc..) ne peut supposer (parce qu'elle suppose sa supériorité sur le système considéré comme grossièrement classique). Et pour l'ordre-philosophie, tout ce qui est de la $\phi\omega\nu\eta$ ne serait pas nié, mais ne serait plus considéré comme trait pertinent. Là où la limite passerait, ce serait entre l'homme et le philosophe - comme nous l'avons suggéré.

Comment notre philosophe pourrait-il traiter cette limite sans en faire une décision ontologique? En posant l'hypothèse que la philosophie n'est plus l'essence de l'homme, que par conséquent soient laissées à leur sort ontologique les hiérarchies qui ont permis si longtemps d'écarter les femmes, les enfants, les ouvriers, les personnes dites "de couleur", les "sauvages" des pays lointains, le quart-monde, tous ceux qui savent écrire, tels les Juifs, tous ceux qui ne savent même pas parler, tels les "barbares", et qui ne peuvent donc s'identifier que par sublimation ou déplacement aux systèmes de valeurs organisés implicitement par les philosophies. Que notre philosophe remplace donc ces hiérarchies, reposant sur une logique des contraires, par un certain "dualisme" qui renverse la question, et qu'il voie l'homme - au sens d'un donné en-deçà des exclusions et des divisions - comme l'essence du philosophe, s'il se rencontre, et quel qu'il soit. Non pas qu'il puisse penser ou envisager la suppression de telles divisions, mais il se gardera de déclarer qu'elles font partie de l'essence de l'homme. Un tel engagement ne saurait se satisfaire d'un monisme ou d'un holisme, qui régirait le "tout", ni même d'une pensée systémique où la douceur des différences technologiques semble limiter les autorités d'une hiérarchie oppositionnelle, mais qui n'est qu'une image stroboscopique du fonctionnement des autorités anciennes. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il faille écarter les "monismes" au profit des dualismes; car toute philosophie, qu'elle que soit sa nature, changerait de la même façon par cette alliance entre elle et l'écriture. Elle devrait renoncer à la maîtrise sur le réel et abandonner définitivement l'espoir de le transformer au sens où elle lui imprimerait une nouvelle division. Le monisme, le holisme, le dualisme, le systémisme philosophiques seraient sans doute autant de syntaxes mais qui n'affecteraient pas directement

l'homme; ils devraient renoncer aux continuités et aux illusions transcendantales du philosophe qui veut parler à l'homme de son devenir philosophe. Simplement l'homme, quel qu'il soit, ne serait pas obligé pour se retrouver comme "Homme" de parler ou d'écrire le philosophique ni contraint de l'étudier. Son rapport à la philosophie serait radicalement contingent, et l'usage du vocabulaire philosophique ou de ses très multiples syntaxes le serait également, comme les rapports de la vie de l'homme avec l'oeuvre du philosophe. L'écrivain-philosophe supposerait que les termes d'homme, de transcendantal, de monde, de réel, de texte, etc., pourraient recevoir un usage différent de celui qu'ils ont dans la philosophie. Il saurait que seul un principe d'autorité et une violence originaire avaient mélangé, selon des proportions diverses et de façon réversible, les concepts d'homme et de philosophe au profit du second. Comment donc se fait-il que ce soit une banalité de dire qu'un philosophe est un homme, mais le fondement de notre civilisation de déclarer que l'homme est philosophe? L'écriture ne pourrait se contenter de ces généralités-là où chaque fois chacun de ces termes y apparaît selon des sens différents et mixtes, à la fois transcendants et immanents, à la fois de parole et d'écriture; elle mettrait systématiquement en transcendance tous les mixtes, comme le fait notre homme-philosophe de tous les ordres qu'il rencontre, même de la philosophie.

Son écriture en effet ne serait pas une écriture généralisée, déclin à la fois de la philosophie et de l'écriture, au sens où Nietzsche a inventé le "déclin". Non, l'écriture, plus positivement, devrait, comme la philosophie, comme tous les ordres, se déterminer à la fois de façon très spécifique et pouvoir se penser de façon universelle (au sens précis où l'on traite une loi d'universelle) c'est-à-dire à chaque fois, libérer chacun des ordres de l'emprise philosophique. Plutôt que la mort de la philosophie, c'est là son "salut": elle ne peut plus d'une part laisser subsister le léger doute dont elle se satisfait habituellement sur sa propre constitution et qui lui permettait la maîtrise des autres ordres, et, d'autre part, *par conséquent*, elle peut être multipliée, réinventée par des moyens riches, dont l'écriture, dans lesquels il n'est plus nécessaire de sélectionner en vue d'assurer la conservation de son autorité ou de son authenticité. Du coup, elle pourrait effectivement "saluer" les autres philosophies plutôt que les ignorer, les humilier ou leur faire la guerre. Notre écrivain-philosophe est un philosophe parmi d'autres, plutôt que le collègue d'historiens ou d'épistémologues, et il n'y voit nulle gêne. Il pourra écrire, dans l'Annuaire de l'Académie des Philosophies à peu près ceci: "Je propose une nouvelle philosophie, dont j'expose ici les axiomes et les premiers principes, mais que je ne puis développer complètement. Peut-être un autre philosophe pourra-t-il, à l'occasion, si cela ne lui semble pas futile, en développer quelques conséquences remarquables". C'est avec ce genre d'énoncés, rappelons-le, qu'en une note très concise, Poincaré proposa l'idée d'une mécanique algébrique, reprise par des savants d'URSS avant qu'elle ne prenne son importance aujourd'hui dans nos pays informatisés.

Évidemment, notre philosophe ne serait pas pour autant un algébriste ou un mécanicien. Mais il ferait un usage de l'écriture qui ne lui interdirait pas d'utiliser des formes simples et pourtant inimaginables auparavant dans la philosophie. On sait en effet quelles restrictions celle-ci a fait subir justement à son

interprétation de la rhétorique et de l'espace (littéraire ou non) pour conserver quelque signification, non pas spécifique mais *valable pour d'autres*, à la rhétorique classique; le silence, rappelons-le, y était l'équivalent d'une catachrèse, c'est-à-dire déjà trop: juste la métaphore d'un système qui n'existe pas. Il n'est donc pas possible d'y rencontrer, au contraire de ce qui se passe dans cette fiction, un philosophe en chair et en os, *rue Ordener rue Labat*, et, pourquoi pas, rue de l'Ale ou Peachtree Street ? Descartes et Pascal, Spinoza et Leibniz s'y essayèrent, en vain. Au contraire, dans notre fiction, il serait tout simplement en repos d'écriture, voire en repos de philosophie.

Repos non empirique: l'écriture a droit à l'existence hors l'écriture du philosophe. Notre écrivain-philosophe respecterait le droit à la richesse et à l'autonomie relative des ordres, comme il se donnerait la richesse de la philosophie indépendamment de ses restrictions ontologiques. Il ne serait pas, selon les habitudes classiques, à méditer la maîtrise d'une frontière, attitude qui lui permettrait de chercher des critères pour lesquels une science est une science, un art un art, une éthique éthique et autres redoublements. On sait comment l'épistémologie, pourtant maniaque dans ses définitions, a pu croire saisir la science mais n'a finalement jamais su déterminer définitivement ses caractéristiques propres et a ainsi produit les différentes formes de sociologie de la science. Non pas que l'épistémologie soit inutile; elle nous montre à son occasion la forme des synthèses entre science et philosophie, et ils sont sans doute essentiels à la compréhension des rapports qu'une philosophie entretient avec ses semblables. L'écrivain-philosophe respectera l'identité des ordres avant la distinction des attributs. La différence est d'importance: les ordres sont avant tout extérieurs les uns aux autres, radicalement transcendants et sans doute quelque part contingents sans avoir à se justifier ou s'exclure mutuellement; ils sont là, mais d'une autre existence que celle de l'homme dont l'essence ne participe d'aucun d'entre eux. Pourquoi admet-on d'un homme qu'il peut être un artiste, mais doit être philosophe? Notre écrivain soutiendra qu'il peut être philosophe: l'homme ne demande pas l'autorité d'un ordre pour être homme, même pas celui de "demandeur d'emploi". Mais il pourrait être "demandeur de philosophie" juste au sens où la philosophie rencontrée serait aussi contingente - également et autrement importante pour l'existence - qu'un emploi, et cela, quels que soient son sexe, sa couleur, sa fonction, son rapport à l'écriture ou à la parole.

Quelles seraient alors les caractéristique propres de la philosophie et de l'écriture? Deux instances contingentes et transcendants: la première montrerait l'infinitude des mixtes et des divisions lorsque l'on travaille sur l'un ou l'autre de ces ordres et déterminerait par là la forme de problèmes nouveaux, de la même façon que l'on peut inventer de nouvelles formes musicales, picturales ou architecturales. La seconde serait la force de rupture positive entre le réel - l'homme au sens rigoureusement immanent - et la $\phi\omega\nu\eta$, force de rupture garantissant la consistance des ordres sans l'aide des illusions transcendantale de la parole: une rhétorique sans parole, et un langage sans co-appartenance réciproque avec le réel. On en peut alors

tirer une conséquence remarquable: quand le philosophe écrit et qu'il se refuse à parler, c'est l'homme en lui qui est silencieux.

Peut-on imaginer aux origines, un philosophe qui inspira tous les autres et qui ne parlait pas? Sans doute, mais au sens où il fut un homme, et dont on ne saura jamais comment il participa à l'ordre-philosophie tel qu'il se présenta alors à lui. On pourra dire que son existence relève d'un mythe, d'une parole, d'une fable, mais c'est toujours le philosophe-parlant qui les transmet pour en faire connaître la sagesse. L'écrivain-philosophe donne à ces origines la valeur d'un "fantasme", dont il fera un matériau pour comprendre la structure de l'ontologie.

Cela ne signifie pas que la philosophie se réduise à l'homme en son sens le plus pauvre et le plus minimal, c'est-à-dire le plus transcendantal et le plus immanent, libéré de tous ses attributs. Elle est, comme toute transcendance, comme toute contingence, irréductible à lui, et lui donne autant d'occasions possibles de description de l'homme, mais elle n'affectera pas son essence, et sera peut-être une fois encore l'occasion de créer un nouvel ordre, non pas mondial, mais humain.

C'était donc l'homme qui se taisait dans le philosophe. Le philosophe qui ne parlait pas cherchait à créer de nouvelles formes à l'occasion des fragments de philosophie qu'il connaissait déjà. Cette conséquence, tirée des écrits de notre philosophe, nous donna l'idée, que nous avions d'abord exclue, d'aller l'interroger, lui sinon l'homme. Bien entendu, en philosophe classique, ou en psychanalyste naïf, nous le *vîmes*, avant même de le rencontrer, tel un philosophe feint qui ne remue que par ressort transcendantal, automate-philosophe, de ces machines qui, croyions-nous, peuvent décrire leur fonctionnement: ni philosophie, ni machine, ni synthèse des deux. Mais notre philosophe était une machine intelligente, et refusa de se laisser réduire à cet usage de la négation, qui, à nouveau, mélangeait les ordres. Lui-même décrivit toute philosophie comme une mécanique sans machine à l'usage du non-philosophe, et qui pouvait, à l'occasion, faire fonctionner ces négations. Cela mit fin à l'entretien.

Au retour, entendant des fragments de paroles philosophées, nous nous dîmes qu'elles n'étaient pas le fait de l'homme, mais justement de l'industriel, du banquier, de la femme de ménage, de l'avocat, du sans-abri, ou peut-être même du philosophe, et que ce mélange n'était pas l'oeuvre de l'homme, mais celle de ses "qualités" inventées à l'occasion des ordres construits pour mieux comprendre son silence. Le cogito existait donc, je suis j'existe, mais juste du mode de l'existence du philosophe. Mais peut-être celui-ci aurait-il pu aussi postuler un cogito cette fois obscur ou opaque, qui aurait affirmé sans synthèse, "j'écris, je philosophe". Mais aucun philosophe ne pourra jamais nous dire s'il est le début d'une description *humaine* des rapports entre la philosophie et l'écriture.

